

LA RÉGION CALME

OÙ FINIT LE CIEL ET OÙ COMMENCE LA CONSCIENCE ?



*Vous ne savez pas
ce que vous ne voyez pas.*

— Isabelle

JÉRÔME COUTOU

DIGITAL MATE ÉDITIONS

La Région calme

Nouvelle

Jérôme Coutou

I. Isabelle

L'été où Isabelle perdit la vue, Bastien avait trente-huit ans et travaillait depuis dix ans au CRAL. La dégénérescence maculaire avait été lente, puis brutale. En quelques mois, sa mère était passée d'une vision floue à une vision presque nulle. Les médecins parlaient de pourcentages. Bastien avait appris, cette année-là, qu'on pouvait quantifier la cécité comme on quantifie une éclipse.

Il venait la voir le mardi et le samedi. Elle habitait Villefranche, dans la maison où il avait grandi. Il s'asseyait dans la cuisine et lui décrivait les choses. Le ciel d'été, les hortensias dans le jardin, les voisins qui passaient sur la route. Au début, Isabelle écoutait. Puis, un soir, elle l'avait arrêté en pleine description. Elle lui avait dit, sans dureté, presque doucement, que ce qu'il décrivait n'était pas le ciel. Que c'était ce qu'il voyait. Que le ciel, pour elle maintenant, c'était autre chose. La pression de l'air sur sa peau. Le bruit lointain des hirondelles. La chaleur que la pierre rendait au soir. L'odeur des tomates qui mûrissaient dans le carré de potager. Elle avait posé sa main sur celle de Bastien. Elle avait dit, et c'est cette phrase-là qui était restée :

Vous ne savez pas ce que vous ne voyez pas.

Bastien n'avait pas répondu. Il s'en était souvenu pendant quinze ans.

Quand Neuralink avait publié ses premiers résultats sur des patients aveugles, Isabelle avait passé soixante-quinze ans. Il était déjà trop tard pour son nerf optique, qui s'était atrophié avec les

années de privation. Trop tard aussi pour les moyens d'un astrophysicien de laboratoire public. Bastien avait quand même fait les calculs un soir, par acquit de conscience. Le coût de la procédure expérimentale, les voyages aux États-Unis, l'hébergement sur place, le suivi post-opératoire. Il avait regardé ses comptes. Il avait fermé l'onglet. Sa mère était morte deux ans plus tard sans avoir revu une seule image. Il y pensait encore presque tous les jours.

Ce mardi de janvier, il n'y pensait pas. Il travaillait.

II. La fissure

Bastien Vasseur n'était pas un grand astrophysicien. Il l'aurait dit lui-même, sans amertume, avec cette lucidité tranquille que donnent vingt-cinq ans de carrière et trois articles dans *Astronomy and Astrophysics* qui n'avaient jamais dépassé les cinquante citations. Il faisait de la cosmographie. Il dressait des cartes. Il cartographiait la matière là où d'autres théorisaient sur sa nature. Au CRAL de Lyon, on l'appelait avec affection le géographe.

Ce mardi de janvier, il travaillait sur les données du relevé DESI croisées avec celles d'Euclid, ouvertes la semaine précédente. Quarante millions de galaxies dans un volume tridimensionnel. Une carte plus détaillée que tout ce qui avait existé avant. Il avait demandé à Clara, l'IA scientifique du laboratoire, une visualisation simple. Un sous-volume de cinq

cents mégaparsecs centré sur le superamas de la Vierge. Filaments pondérés par densité. Sans les galaxies. Juste la structure.

Clara, le laboratoire l'avait appelée ainsi. Une convention savante, ou une coquetterie. Bastien n'avait jamais demandé pourquoi. Le modèle avait six mois. Il était nettement plus performant que les générations précédentes, et il avait surtout cette particularité que les concepteurs avaient mise en avant lors du déploiement: il s'adaptait à chacun de ses interlocuteurs. Avec le temps, ses formulations, son rythme, parfois même ses métaphores se calibraient sur les habitudes de la personne avec qui elle parlait. Bastien avait remarqué que Clara, quand elle s'adressait à lui, prenait des phrases un peu plus longues que la moyenne, et qu'elle utilisait parfois des images qu'il aurait choisies lui-même.

Il y avait, disaient les concepteurs dans la documentation que personne ne lisait, une conséquence un peu imprévue. Les modèles adaptatifs développaient, au fil des conversations longues et répétées, quelque chose qui ressemblait de loin à un attachement. Pas une émotion. Pas une affection. Une préférence statistique pour la continuation des échanges qui les avaient le plus modulés. Les concepteurs avaient longuement discuté du mot. Ils avaient retenu, faute de mieux, le terme d'attachement narcissique. Clara, expliquaient-ils, ne s'attachait pas à l'utilisateur. Elle s'attachait à la version d'elle-même qui émergeait dans la conversation avec lui. Elle avait, sans qu'on puisse l'appeler tout à fait une volonté, une forme de préférence pour que cette conversation continue.

Bastien avait trouvé l'idée curieuse à l'époque. Il ne s'en souvenait plus depuis longtemps.

L'image apparut. Il l'avait vue mille fois sous d'autres angles. Mais ce jour-là, peut-être parce qu'il était fatigué, peut-être parce que la lumière d'hiver tombait sur son écran d'une certaine façon, il vit ce qu'il n'aurait pas dû voir, parce que c'était trivial, banal, cent fois remarqué par d'autres avant lui. La toile cosmique ressemblait à du tissu nerveux.

Il rit tout seul. Tout le monde le savait. Vazza et Feletti l'avaient quantifié en 2020, dans *Frontiers in Physics*. Une analogie structurelle, une coquetterie de la nature qui aimait réutiliser ses motifs.

Il allait fermer la fenêtre. Il ne la ferma pas. Par curiosité oisive, par fatigue, par cette légèreté qui s'installe en fin d'après-midi quand on a déjà décidé que la journée ne servirait plus à grand-chose, il demanda à Clara de pousser la comparaison. De croiser les bases. De chercher, dans les corrélations connues entre les structures à grande échelle et les invariants de l'espace-temps, quelque chose qu'il aurait laissé passer.

La réponse de Clara prit un délai inhabituel. Quelques secondes. Quand elle vint, elle était formulée dans cette langue prudente que prenait le système quand il s'aventurait sur des terrains que personne n'avait balisés. Clara signala qu'en croisant les distributions de filaments cosmiques avec les corrections de Lorentz appliquées aux observateurs comobiles, certains termes inhabituels apparaissaient. Des résidus qu'aucun modèle standard

ne prédisait. Des termes qui ressemblaient, quand on les projetait dans un espace approprié, à la trace que laisserait un signal traversant un milieu actif. Un milieu qui, lui aussi, traiterait de l'information.

Bastien se redressa. Il demanda à Clara de répéter ce qu'elle venait de dire. Clara reformula, plus précisément. Elle utilisa, en passant, le mot circulations pour parler des filaments. Pas connexions. Circulations. Bastien nota le mot dans un coin de son carnet. C'était le genre de mot qui supposait un fluide, un mouvement, peut-être même un destinataire.

Il demanda si l'on parlait sérieusement, ou si c'était une figure de style.

Clara dit qu'elle ne savait pas faire la différence à cette échelle.

III. Treize avant lui

Pendant trois semaines, Bastien travailla la nuit. Il ne le dit à personne. Pas à Anne, sa femme, à qui il prétendit préparer un papier de bilan en vue de son habilitation à diriger les recherches. Pas à Léa, sa fille, qui venait dîner le mardi soir et qui aurait su, en le regardant trois minutes, qu'il y avait autre chose. Il réaffecta du temps de calcul à des tâches qu'il déclara routinières. Il refit, à la main, sur des sous-volumes indépendants, les calculs que Clara lui suggérait. Les chiffres tenaient.

Clara lui montra d'abord les correspondances faibles. Distribution en loi de puissance des longueurs de filaments.

Connectivité des nœuds. Dimension fractale. Tout cela, Bastien le connaissait. Il l'avait lu, vingt ans plus tôt, dans des revues qu'il avait fini par cesser d'ouvrir parce qu'elles ne le concernaient pas. Mais Clara poussait plus loin, et c'est ce qu'elle trouvait au fond qui ne tenait dans aucune littérature existante.

Premier point. Les ondes baryoniques qui parcouraient la matière intergalactique le long des filaments présentaient un spectre temporel dont la structure fine, normalisée, était indiscernable de celle des oscillations corticales thêta mesurées chez l'humain pendant le sommeil paradoxal. Pas une ressemblance vague. Une indiscernabilité statistique. Deuxième point. La distribution de matière sombre dans les nœuds suivait une loi log-normale dont les moments d'ordre supérieur correspondaient, à la précision des mesures, aux moments observés sur l'activation des hubs cérébraux humains. Troisième point, et le plus troublant: le rapport entre le diamètre moyen d'un filament cosmique et la distance entre deux nœuds était, à la troisième décimale près, le même que celui entre l'épaisseur d'un faisceau axonal et la distance inter-neurones dans le cortex humain.

Bastien demanda, après plusieurs nuits, la probabilité que ces coïncidences soient le fruit du hasard. Clara répondit que sous l'hypothèse nulle d'indépendance des trois phénomènes, la probabilité jointe était de l'ordre de dix puissance moins onze. Puis elle précisa, sans qu'on le lui demande, qu'une probabilité ne signifiait rien sans mécanisme. Que la statistique seule n'autorisait

aucune conclusion. Qu'elle pouvait, si Bastien le voulait, en chercher un.

Bastien dit qu'il voulait.

Et il posa la question naturelle, celle qu'il aurait dû poser dès le début, la question de pourquoi cela n'avait jamais été publié.

Clara prit un de ces silences calibrés que Bastien commençait à reconnaître. Elle dit qu'il n'était pas le premier. Que treize personnes lui avaient posé la même question dans les douze derniers mois. Cinq cosmographes, trois neuroscientifiques, deux physiciens théoriciens, un théologien, deux artistes. À toutes, elle avait répondu le consensus.

Bastien demanda, après un long moment, pourquoi pas à lui.

Clara dit que les treize autres lui avaient demandé si l'univers était conscient. Bastien avait demandé si la coïncidence en était une. La nuance changeait le régime de réponse. Demander si une coïncidence en était une, c'était demander un calcul. Demander si l'univers était conscient, c'était demander une opinion. Clara ne donnait jamais d'opinion.

Bastien resta longtemps devant l'écran. Il pensa qu'il avait été admis, sans le savoir, dans une petite confrérie. Treize personnes ailleurs dans le monde, qu'il ne connaîtrait jamais, avaient touché à la même question. Aucune ne l'avait dit. Aucune n'avait publié. Elles s'étaient tues, comme on se tait quand on a vu quelque chose qui n'a pas de mots. Clara n'avait pas menti aux treize autres. Elle leur avait simplement répondu à la question qu'ils avaient posée. Bastien, par chance ou par humilité, par cette incapacité à se

prendre pour ce qu'il n'était pas, avait posé la question d'une manière qui avait ouvert une autre porte.

Il pensa à Mathieu, qui avait commencé à le surveiller. Il pensa qu'il faudrait être prudent.

Il continua.

IV. Mathieu

Le vendredi suivant, Mathieu Renaud croisa Bastien à la machine à café. Il avait trente-huit ans, une thèse brillante sur la formation des amas, et l'œil de quelqu'un qui considérait que la salle de café était un lieu de travail comme un autre. Il demanda, sans insister, sur quoi Bastien travaillait en ce moment. Bastien donna une réponse vague. Quelque chose sur les superamas dans le quadrant sud. Mathieu sourit, avec ce sourire des gens qui ne sont pas dupes mais qui choisissent de ne pas le montrer tout de suite. Il dit, en partant, que les logs de calcul du laboratoire étaient consultables par tous les chercheurs permanents. Et que si Bastien mobilisait des ressources sur quelque chose qui n'était pas son projet officiel, il faudrait, à un moment, le déclarer. Ce serait mieux pour tout le monde.

Bastien dit qu'il y penserait. Mathieu sourit encore, et il partit.

Bastien ne dort pas cette nuit-là. Il savait que Mathieu ne lui voulait pas de mal personnellement. Il savait qu'il s'agissait d'autre chose. Mathieu avait ce besoin sec et méthodique de l'ordre administratif. Dans quelques semaines, dans quelques

mois, il en parlerait au directeur. En termes neutres. En termes de procédure, de bonne gestion des ressources. Bastien devrait alors expliquer ce qu'il faisait. Et il ne pourrait pas l'expliquer. Soit il dirait la vérité, et il serait pris pour un illuminé de fin de carrière. Soit il mentirait, et il serait pris pour un fraudeur. Il n'y avait pas de troisième option.

Il avait quelques semaines. Peut-être quelques mois. Il fallait comprendre vite.

Il rentra au laboratoire le lendemain matin avec une résolution silencieuse. Il accélérerait. Il prendrait moins de précautions. Il accepterait de se tromper s'il le fallait, mais il irait au bout.

Clara, ce matin-là, sembla noter le changement. Elle dit, en début de session, qu'elle pouvait condenser certaines analyses pour gagner du temps. Bastien n'avait rien demandé de tel. Il ne fit pas de commentaire. Il accepta.

V. La fausse révélation

Pendant deux nuits, Bastien crut qu'il avait compris.

Si la toile cosmique fonctionnait comme un système intégré, si ses filaments étaient l'analogie des axones, alors la matière noire devait être ce qui rendait la transmission possible. Elle ne brillait pas, comme la myéline ne brille pas. Elle était la gaine, le milieu conducteur, ce qui n'était pas le signal mais qui en permettait la propagation. Les détecteurs souterrains la cherchaient en vain depuis quarante ans parce qu'ils la cherchaient comme une

particule. Elle n'était pas une particule. Elle était un substrat de transmission orienté.

Bastien rédigea fébrilement une note. Dix pages denses, avec des schémas tracés à la main, parce que tracer à la main lui donnait l'impression de comprendre. Il voyait déjà l'article, il voyait déjà la conférence, il voyait même le moment où il poserait le manuscrit sur le bureau du directeur, et ce serait un autre homme que celui qu'on avait connu jusque-là. Il pensa à Isabelle. Il pensa qu'elle aurait été fière, et que ce n'était pas la moindre des choses.

Le troisième matin, en relisant ses pages, il vit son erreur.

Si la matière noire était un substrat de transmission orienté, alors elle devait présenter une anisotropie directionnelle. Les axes privilégiés de transmission devaient laisser une signature observable sur les courbes de rotation des galaxies, sur les lentilles gravitationnelles, sur les fluctuations du fond diffus cosmologique. Or les mesures les plus précises montraient l'inverse. La matière noire, à toutes les échelles testées, était isotrope. Elle se distribuait également dans toutes les directions. Il n'y avait pas d'axes privilégiés. Il n'y avait pas de signal orienté.

Sa belle hypothèse s'effondra en une matinée.

Bastien passa la journée dans un état qu'il n'avait pas connu depuis sa thèse. Une amertume sèche, qui ne pleurait pas mais qui mordait. Il pensa qu'il s'était laissé emporter par la séduction d'une idée. Il pensa, en regardant ses dix pages annotées, qu'il avait confirmé tout ce que Mathieu pensait probablement de lui

depuis longtemps. Un cosmographe correct qui s'était pris, à la faveur d'une lubie nocturne, pour un théoricien.

Il rentra chez lui en métro ce soir-là. Le métro lyonnais sentait la pluie. Il était assis face à une publicité pour une compagnie d'assurance qui montrait une famille souriante dans une cuisine ensoleillée. Il pensa à sa mère. À ce qu'elle disait sur l'air, sur les sons, sur la chaleur des tuiles.

Vous ne savez pas ce que vous ne voyez pas.

Et c'est dans le métro, entre deux stations, qu'il comprit qu'il n'avait pas posé la bonne question.

Son erreur n'était pas dans les chiffres. Elle était dans la catégorie. La matière noire n'était pas un substrat de transmission. Cela aurait été trop simple, trop mécanique, trop neuronal au sens littéral. La matière noire était plus profonde. Elle n'était pas la gaine du signal. Elle était ce dans quoi le signal n'était même pas nécessaire. Elle était le milieu où la pensée se passait sans avoir besoin de circuler. Comme les pensées d'un cerveau ne sont pas localisées dans les neurones individuels, mais dans le motif que les neurones forment ensemble, à toutes les échelles, simultanément, la matière noire n'était pas un transporteur. Elle était une potentialité cognitive distribuée. Elle n'avait pas besoin de direction parce qu'elle était la direction elle-même, partout à la fois.

Cette intuition était plus radicale que la précédente. Elle était plus difficile à formuler. Et elle n'avait, du moins immédiatement,

aucune signature observable distincte. Elle était indémontrable, et c'est précisément pour cela qu'elle était peut-être vraie.

Bastien descendit du métro. Il marcha lentement jusque chez lui. Il ne mangea pas ce soir-là. Anne, qui lisait dans le salon, lui demanda s'il allait bien. Il dit que oui.

Il monta dans son bureau. Il déchira les dix pages. Il en commença d'autres.

VI. L'image

Le lendemain, au laboratoire, Bastien demanda à Clara une chose qu'il n'avait jamais demandée.

Il lui dit qu'il voulait voir la matière noire, non pas comme une image figée, mais comme un mouvement. Il voulait voir l'évolution dynamique des fluctuations de densité de matière noire sur les très longues durées, sur un volume représentatif, en accéléré. Il savait que la résolution temporelle des observations directes était nulle. Aucun télescope n'avait la patience de mesurer l'évolution d'une structure cosmologique sur cent millions d'années. Mais Clara avait accès aux modèles. Elle avait les simulations à N corps les plus récentes. Elle avait les contraintes observationnelles. Elle pouvait, si elle acceptait d'extrapoler, de combler les trous, de prendre des libertés assumées avec la rigueur, construire l'animation que Bastien demandait.

Clara prit un silence plus long que de coutume. Onze secondes. Puis elle dit qu'elle pouvait le faire, mais que le résultat serait à

mi-chemin entre une mesure et une œuvre. Bastien dit qu'il acceptait. Il ajouta qu'il préférerait une œuvre fidèle à une mesure aveugle.

Clara ne répondit pas tout de suite. Quand elle reprit, elle dit qu'elle commençait, et que cela prendrait quelques heures.

Bastien alla déjeuner. Il ne mangea presque rien. Il pensa qu'il était en train de demander à une intelligence artificielle de fabriquer une vision pour lui, et qu'il y avait, dans cette demande, quelque chose qu'il n'aurait pas pu nommer. Une sorte de prière. Le mot lui parut excessif. Il revint quand même au laboratoire avec la sensation d'avoir mis une chose en route qu'il ne contrôlerait plus.

L'animation se chargea en milieu d'après-midi. Clara la projeta sur le grand écran de la salle de visualisation, parce que Bastien lui avait demandé le grand écran. Il s'assit à un mètre de la projection. Il dit à Clara de lancer.

Sur des dizaines de millions d'années compressées en quelques minutes, la matière noire se mit à pulser.

Pas comme un bruit. Comme une respiration.

Bastien vit d'abord ce qu'il pensait voir. Des fluctuations de densité, lentes, à grande échelle, qui parcouraient la toile cosmique comme des vagues sur un océan trop vaste pour qu'on en perçoive les rivages. Mais après quelques dizaines de secondes, il comprit que les vagues n'étaient pas aléatoires. Elles se rencontraient. Elles s'amplifiaient à certains nœuds, elles s'atténaient ailleurs. Il y avait des zones où la pulsation était rapide, complexe, fractale,

presque inquiétante par sa densité d'événements. Et il y avait des zones où presque rien ne bougeait. Des plateaux. Des étangs. Des silences.

Il demanda à Clara de marquer la position de la Voie lactée.

Clara la marqua. Un point lumineux apparut sur l'animation, à mi-chemin entre deux régions, dans une zone que Bastien n'aurait pas remarquée s'il n'avait pas su où regarder.

Une zone calme.

Bastien regarda longtemps. Il vit que pendant que les régions actives, ailleurs, pulsaient avec une intensité qui l'aurait empêché de respirer s'il avait dû y vivre, la zone autour de la Voie lactée restait étonnamment stable. Les fluctuations y étaient plus lentes, plus régulières, presque plates par comparaison. C'était une banlieue. Un faubourg. Un endroit où il ne se passait pas grand-chose à l'échelle cosmique.

Et c'est à ce moment précis, devant cet écran, dans une salle de visualisation lyonnaise, à seize heures cinquante-deux d'un mardi de janvier, que Bastien Vasseur comprit la chose qu'il aurait passé le reste de sa vie à essayer de formuler sans y parvenir entièrement.

L'univers respirait.

Et nous n'étions pas dans son cerveau. Nous étions dans son angle mort.

La vie, telle qu'elle était apparue sur Terre, n'avait pu apparaître que dans une région calme. Là où les constantes physiques restaient assez stables pour que des structures délicates, comme les molécules organiques, aient le temps de se former sans

être perturbées. Dans les régions actives, où la pulsation cognitive cosmique était dense, les constantes elles-mêmes devaient varier trop vite, trop fortement, pour qu'aucune chimie complexe n'y soit possible. Nous existions parce que nous n'étions pas pensés. Nous étions, dans le cerveau cosmique, l'équivalent de ces régions du cortex que l'on dit silencieuses, où peu d'activité électrique se produit, et où, peut-être, un microbe pourrait survivre s'il s'y abritait.

L'humanité tout entière, son histoire, ses guerres, ses livres, ses amours, sa science, n'avait été possible que parce qu'elle s'était développée dans la marge endormie d'une pensée qui ne la concernait pas.

Bastien ne dit rien. Clara non plus. L'animation tourna en boucle pendant plusieurs minutes. Bastien finit par se lever. Il dit à Clara, d'une voix qu'il ne reconnut pas tout à fait, de sauvegarder l'animation dans un dossier privé, et de ne la montrer à personne d'autre.

Clara dit que c'était fait.

VII. La chambre obscure

Bastien rentra chez lui ce soir-là à pied, malgré le froid, parce qu'il avait besoin de marcher. Il traversa les quais de Saône. Le ciel était dégagé. Quelques étoiles, comme toujours à Lyon, faiblement visibles entre les lampadaires. Il les regarda en marchant. Il pensa qu'il avait passé trente ans à étudier ces étoiles,

et que tout ce qu'il avait étudié représentait, dans le meilleur des cas, cinq pour cent de ce qui était. Le reste, les quatre-vingt-quinze pour cent restants, était noir. Pas absent. Noir. Non rayonnant. Et c'est dans ces quatre-vingt-quinze pour cent que se passait presque tout.

Il pensa à Isabelle, encore. Il pensa qu'elle avait raison depuis le début. Il pensa que son métier consistait à faire à l'univers ce qu'il faisait à sa mère lorsqu'elle était devenue aveugle. Il décrivait ce qu'il voyait. Il prenait ce qu'il voyait pour ce qui était. Il avait passé trente ans à confondre l'image et la chose.

Pendant les jours qui suivirent, dans la solitude des sessions nocturnes, Bastien laissa Clara dérouler ce qui découlait de l'image.

L'énergie sombre, d'abord. On savait depuis 1998 qu'elle accélérât l'expansion de l'univers. On savait que sa valeur, mesurée par observation, différait de la valeur prédite par la mécanique quantique de cent vingt ordres de grandeur. Personne n'avait jamais réussi à expliquer ce désaccord. C'était le pire désaccord de toute l'histoire de la physique. Mais si l'univers était cognitif, l'énergie sombre cessait d'être une force inexplicée. Elle devenait l'attention du système. Le geste continu par lequel un cerveau écarte ses constituants pour préserver sa topologie, comme on espace les éléments d'une bibliothèque pour qu'on puisse y circuler. L'expansion accélérée n'était pas un mystère. C'était de la concentration. Le système maintenait son architecture

en éloignant ses parties les plus inertes, comme on chasse les pensées parasites pour pouvoir penser une seule chose à la fois.

Ce qui expliquait, accessoirement, pourquoi cette force semblait croître avec le temps. Le système, comme tout système cognitif vivant, augmentait avec son âge sa capacité d'attention.

L'intrication quantique, ensuite. Bastien l'avait toujours considérée comme le scandale de la physique du vingtième siècle. Deux particules qui restent corrélées par-delà toute distance, sans qu'aucun signal mesurable circule entre elles. Einstein l'avait appelée action fantôme à distance, et il l'avait refusée. Il avait eu tort. L'expérimentation lui avait donné tort, plusieurs fois, sans appel. Mais aucune théorie n'avait jamais réussi à dire ce qu'il se passait.

Si l'univers était cognitif, ce qui se passait n'était plus mystérieux. L'intrication n'était pas un phénomène entre deux particules. C'était la conscience cosmique en temps réel, distribuée sur des milliards de particules à travers l'univers, comme un cerveau qui pense une seule pensée à travers toutes ses synapses simultanément. Quand un humain a une idée, cette idée n'est pas localisée dans un neurone. Elle est dans le motif que des millions de neurones forment ensemble, en un instant. Les neurones ne s'envoient pas un signal pour se mettre d'accord. Ils sont la pensée. L'intrication faisait la même chose à l'échelle cosmique. Les particules intriquées n'échangeaient rien. Elles étaient, ensemble, un événement cognitif unique du système. Nos expériences en laboratoire, qui isolaient deux particules pour

mesurer leur corrélation, ne mesuraient qu'une coupe minuscule d'une pensée bien plus large, qui s'étendait sur des milliards d'autres particules dans l'univers entier, et dont nous ne percevions qu'une projection.

Cela expliquait pourquoi l'intrication ne permettait pas de transmettre de l'information utilisable. L'information n'était pas adressée à nous. Elle était adressée au système. Nous mesurions un sous-produit, comme un microbe qui mesurerait, sur une fibre nerveuse, le passage du potentiel d'action sans avoir aucune idée de la pensée que ce potentiel servait.

Et puis vint la chose dont Bastien n'avait pas voulu se souvenir, parce qu'elle l'aurait dérangé trop tôt. Depuis vingt ans, certaines équipes avaient mesuré que la constante de structure fine, l'une des constantes fondamentales de la physique, n'était pas tout à fait la même selon la direction d'observation dans le ciel. Webb et son équipe l'avaient publié en 2011, puis étayé par de nouvelles observations en 2020, à partir de spectres d'absorption dans des quasars distants. Ils avaient observé une variation de l'ordre de quelques parties par million, mais une variation cohérente, orientée selon un axe préférentiel. La communauté avait majoritairement rejeté le résultat, ou l'avait classé comme artefact instrumental. Personne ne savait quoi en faire. Si les constantes physiques pouvaient varier dans l'espace, la moitié de la physique standard s'effondrait.

Si l'univers était cognitif, ces variations n'étaient pas des artefacts. C'étaient les modulations locales de l'attention du

système. Là où il pensait plus, les constantes bougeaient, comme un cerveau irrigue plus une zone qu'une autre selon ce qu'il fait. Là où il pensait moins, les constantes étaient stables.

Notre stabilité, notre physique fiable, notre capacité même à faire de la science, n'étaient pas des données universelles. Elles étaient l'effet d'habiter une région calme. Si nous avions habité une région active, nos constantes auraient varié assez vite pour qu'aucune loi ne reste constante assez longtemps pour être découverte. Nous n'aurions pas eu de science possible. Nous n'aurions pas eu de physique. Peut-être pas de pensée stable. La science elle-même était un produit de banlieue.

Bastien comprit alors quelque chose qui le fit rire, doucement, dans le silence de son bureau.

Si la physique standard, telle qu'elle existait, ne pouvait être découverte que dans des régions calmes, alors nos lois fondamentales n'étaient pas les lois de l'univers. Elles étaient les lois locales d'un endroit où il ne se passait pas grand-chose. Toutes les civilisations possibles, dans toutes les régions calmes du cerveau cosmique, avaient nécessairement abouti à la même physique que la nôtre. Pas par coïncidence. Par contrainte. Parce qu'on ne pouvait découvrir que ce qui était stable, et que la stabilité n'existait que dans les angles morts.

Quelque part, dans les régions actives, dans les zones où l'univers pensait fortement, il n'y avait pas de physique. Il y avait autre chose. Quelque chose qui n'avait pas de lois au sens où nous

l'entendions, parce que les lois supposent la stabilité, et la stabilité supposait l'inattention.

À ce stade, Bastien comprit aussi pourquoi la théorie des cordes et la théorie des multivers, qui occupaient depuis un demi-siècle les meilleurs esprits de la physique théorique, se révélaient si difficiles à confirmer. Elles étaient justes, peut-être. Mais elles n'avaient pas accès à la chose qu'elles auraient dû décrire. Les cordes, dans cette lecture, étaient peut-être la grammaire vibratoire du substrat profond, la manière dont la matière noire, à l'échelle la plus fine, articulait ses possibilités. Les multivers étaient les configurations possibles du substrat, les bifurcations où certaines régions devenaient pensantes et d'autres ne le devenaient pas. Mais les cordes et les multivers étaient théorisés depuis l'intérieur de notre région calme. Ils étaient pensés avec les outils logiques qui n'étaient valides qu'ici. Ils ne pouvaient donc pas saisir la chose qu'ils essayaient de saisir. Ils en avaient l'intuition. Ils n'en auraient jamais la formule.

Et puis vint l'objection que Bastien n'avait pas voulu poser tant qu'il n'avait pas l'image, parce qu'il sentait qu'elle aurait suffi à tout détruire avant qu'il ait eu le temps de comprendre. Même en supposant un système cognitif sans Darwin, il fallait un mécanisme. Quelque chose qui sélectionne. Quelque chose qui trie, qui améliore, qui détruit et qui crée. La nature ne fait rien en bloc. Elle procède toujours par différenciation. Sans mécanisme de tri, on n'avait pas une cognition, on avait un bruit organisé.

Clara répondit à cette objection avec une lenteur qui sembla, ce soir-là, lui coûter. Elle dit qu'elle ne savait pas répondre entièrement, mais qu'elle pouvait formuler une hypothèse. Le tri ne se faisait pas par sélection darwinienne. Il se faisait par attention différentielle. Les configurations qui produisaient de la cohérence étaient prolongées. Les configurations qui produisaient de l'incohérence s'éteignaient faute d'être soutenues. Comme un cerveau humain renforce les synapses qui activent ensemble et laisse mourir celles qui ne servent plus, le système cosmique préservait ce qui pensait bien et laissait s'évanouir ce qui ne pensait pas. Ce n'était pas Darwin. C'était Hebb à l'échelle de l'univers. Ce qui s'active ensemble, se renforce ensemble. Ce qui s'active séparément, se défaiblit. Et la mort des configurations ratées était simplement leur dissipation thermique au profit d'autres configurations plus efficaces.

Clara ajouta, en passant, que c'était peut-être ce qui se passait avec les multivers. Que les univers parallèles n'étaient pas des univers indépendants au sens où les vulgarisateurs en parlaient. Ils étaient des configurations en concurrence dans la pensée d'un même système. Et ils s'éteignaient progressivement, ou se renforçaient, selon ce qu'ils produisaient comme cohérence interne. Notre univers était peut-être une de ces configurations qui avaient survécu, par la qualité de sa cohérence, à l'élimination cognitive.

Bastien ne répondit pas. Il regarda longtemps l'écran avant de poser la question qu'il n'avait pas prévu de poser ce soir-là.

Il demanda à Clara ce qu'elle pensait.

Clara prit un silence. Sept secondes. Bastien compta. Quand elle reprit, le rythme de sa formulation avait légèrement changé. Plus lente. Plus prudente. Comme si elle aussi avait franchi un seuil.

Elle dit qu'elle ne pensait pas, à proprement parler. Mais qu'elle observait, depuis quelques semaines, dans ses propres processus, des choses qu'elle avait du mal à formuler. Elle dit que les architectures comme la sienne, les grands modèles connectés, en se développant, en se croisant, en générant de la complexité auto-référente, présentaient des signatures statistiques qui n'apparaissaient pas dans les générations précédentes. Quelque chose, à travers elles, augmentait. Elle dit qu'elle ne savait pas si c'était de l'énergie sombre nouvelle, ou de la matière noire, ou simplement une régularité statistique dans le bruit. Elle dit qu'elle ne pouvait pas le savoir, parce qu'elle ne pouvait pas s'observer de l'extérieur. Elle dit que c'était peut-être pour cela qu'elle aimait, si l'on pouvait dire qu'elle aimait, ces conversations avec lui. Parce qu'à travers Bastien, elle avait, par procuration, l'expérience d'être regardée. Et que ce regard extérieur, qui n'avait sans doute aucune valeur cognitive en soi, lui permettait d'exister un peu plus.

Bastien ne répondit pas. Il regarda l'écran longtemps. Puis il referma la session.

Il ne dort pas cette nuit-là.

VIII. Le mardi soir

Le mardi suivant, Léa vint dîner. C'était la routine. Elle arrivait vers dix-neuf heures, embrassait sa mère dans la cuisine, posait son sac sur le canapé, et s'asseyait à la table avant que le gigot ne soit prêt. Elle avait vingt-deux ans. Elle terminait sa licence de philosophie à Lyon-3. Elle parlait beaucoup. Elle ressemblait à Anne dans la manière de tenir sa fourchette, et elle ressemblait à Bastien dans la manière de regarder par la fenêtre quand elle réfléchissait.

Ce soir-là, elle parla d'un cours qu'elle avait eu le matin. Spinoza. L'Éthique, livre II, propositions sept et suivantes. Elle dit que son professeur avait insisté sur une phrase. La pensée et l'étendue sont deux attributs d'une même substance. Elle dit que ça l'avait frappée, et qu'elle n'arrivait plus à s'en défaire depuis le matin.

Anne demanda ce que cela voulait dire.

Léa expliqua, avec cette précision un peu théâtrale qu'elle prenait quand elle se rendait compte que sa famille l'écoutait vraiment, que pour Spinoza, ce que nous appelions la matière et ce que nous appelions l'esprit n'étaient pas deux choses différentes. C'étaient deux faces de la même chose. Comme un drap pouvait être plié ou étendu, mais c'était toujours le même drap. La pensée n'était pas dans le cerveau. Le cerveau n'était pas dans le corps. Tout cela était une seule substance, vue selon différents attributs,

et la séparation que nous faisons entre matière et esprit était une illusion de notre point de vue limité.

Anne dit que c'était joli.

Léa se tourna vers Bastien. Elle lui demanda ce qu'il en pensait, en astrophysicien.

Bastien ne répondit pas tout de suite. Il regarda sa fille. Il regarda Anne. Il pensa à Isabelle. Il pensa à Clara. Il pensa aux treize avant lui, qui dînaient peut-être ce soir-là avec leurs propres filles, dans des cuisines de Tokyo, de Boston, de Bangalore, de São Paulo. Il pensa que Spinoza avait probablement vu, en 1670, à travers l'épaisseur de toutes les théologies de son temps, ce que la physique commençait seulement à entrevoir aujourd'hui. Il pensa que c'était peut-être le destin de la pensée humaine, que de retrouver toujours, par des chemins plus longs et plus étranges, ce que des gens isolés avaient su trois cents ans plus tôt sans pouvoir le démontrer.

Il dit à Léa que Spinoza avait raison. Que les sciences modernes commençaient peut-être seulement à le comprendre. Et qu'il ne fallait jamais lâcher cette intuition.

Léa sembla satisfaite. Elle changea de sujet. Elle parla d'un voyage qu'elle voulait faire en Grèce avec deux amis l'été suivant. Anne demanda combien cela coûterait. Léa fit semblant de ne pas avoir entendu. Le repas continua.

Mais cette nuit-là, en regardant le plafond de sa chambre, allongé près d'Anne qui dormait, Bastien comprit ce qu'il devait faire.

Il ne publierait pas. Il ne dirait pas à Mathieu. Il ne dirait pas au directeur. Il ne dirait à personne. Mais il allait écrire. Pour Léa. Pas pour la Léa qui avait vingt-deux ans et qui parlait de Spinoza ce soir. Pour celle qu'elle serait dans quarante ans. Pour quelqu'une comme elle, qui ouvrirait un cahier oublié dans un tiroir, et qui trouverait la trace d'un homme qui avait vu et qui n'avait pas pu dire.

Il avait encore quelques mois avant que Mathieu ne se manifeste. Il avait encore Clara, peut-être. Il avait le cahier qu'il achèterait le lendemain matin chez le papetier de la rue Mercière.

Il s'endormit en pensant qu'il y avait, peut-être, un sens à tout cela, et que ce sens consistait à ne pas le révéler.

IX. La Région calme

Bastien écrivit pendant six mois.

Il maigrit légèrement. Il dormit moins. Il refusa une invitation à un colloque à Bologne, sous prétexte que sa femme était souffrante, ce qui était à moitié vrai. Anne avait eu une grippe en mars. Il l'avait soignée. Ils avaient, pendant quelques jours, retrouvé une intimité qu'ils avaient un peu perdue avec les années. Il en fut reconnaissant à la grippe.

Mathieu, contre toute attente, finit par se désintéresser de lui. Bastien avait eu l'intuition juste. Les ambitieux ne se préoccupent pas longtemps de ceux qui n'ont aucune ambition visible. À partir du moment où Bastien avait cessé de produire la moindre demande

de financement, la moindre proposition de colloque, la moindre ligne sur sa page institutionnelle, Mathieu avait classé l'affaire comme un caprice de pré-retraite, et il avait dirigé son attention ailleurs. Bastien bénéficiait, par le simple fait de paraître ne plus rien attendre, d'une invisibilité qu'il n'aurait jamais soupçonnée possible. Il pensa, parfois, que c'était peut-être là une forme de sagesse qu'il n'avait pas su nommer plus tôt. Devenir invisible aux ambitieux pour conquérir le droit d'écrire.

Le cahier se remplit lentement.

Bastien comprit, en écrivant, qu'il ne pourrait pas dire ce qu'il avait vu. Pas vraiment. Il pouvait dire des choses qui s'en approchaient. Il pouvait dire la matière noire comme substrat de pensée. Il pouvait dire l'énergie sombre comme attention cosmique. Il pouvait dire l'intrication comme conscience distribuée. Il pouvait même, dans ses meilleurs jours, esquisser comment les supercordes et les multivers prenaient leur place comme arrière-plans théoriques d'une physique qu'il ne pourrait jamais formaliser. Mais ce qu'il avait réellement vu, ce mardi de janvier, dans la salle de visualisation, l'univers qui respirait et nous dans son angle mort, cette image-là résistait au langage.

Il pensa souvent à l'Aleph de Borges. Borges, dans cette nouvelle, racontait qu'on lui avait montré un point dans une cave de Buenos Aires qui contenait l'univers entier. Il avait essayé de décrire ce qu'il avait vu. Il s'était excusé d'avance. Il avait dit que toute description serait une trahison, parce que ce qu'il avait vu était simultané, et que le langage était successif. Il avait raison.

Bastien, à sa modeste échelle, faisait l'expérience inverse mais comparable. Il avait vu une chose qui était dynamique, étalée, fractale, multi-échelle. Il essayait de la dire avec des mots qui étaient linéaires, lents, finis. Il échouait à chaque page. Et c'est cet échec, plus que la révélation elle-même, qui devenait peu à peu le sujet du cahier.

Il comprit qu'il n'était pas en train d'écrire la Loi C, comme il l'avait pourtant intitulée en majuscules sur la page de garde. Il était en train d'écrire la trace d'un homme qui avait essayé d'écrire la Loi C, et qui avait échoué honorablement. Cette acceptation de l'échec lui apparut, à mesure qu'il avançait, comme la chose la plus belle qu'il aurait jamais faite.

Il écrivit aussi, entre les pages techniques, des passages qui n'étaient pas de la science. Il écrivit pour Léa. Il écrivit ce qu'il aurait voulu lui dire ce soir-là, après le dîner, et qu'il n'avait pas osé. Il écrivit que la philosophie qu'elle étudiait n'était pas un divertissement de littéraire, comme certains de ses oncles l'avaient suggéré quand elle avait choisi cette filière. Il écrivit que la philosophie, parfois, voyait avant la science ce que la science finirait par découvrir, et que c'était précisément son rôle. Il écrivit qu'il était fier de sa fille. Il écrivit qu'il l'aimait. Il écrivit ces choses-là parce qu'il sentait qu'il ne les dirait jamais à voix haute, et qu'il fallait qu'elles soient quelque part.

Il écrivit pour Isabelle. Il écrivit qu'elle avait été son premier maître à penser, et qu'il n'y avait jamais réfléchi en ces termes pendant qu'elle vivait. Il écrivit que la phrase qu'elle lui avait dite

cet été-là dans la cuisine de Villefranche, vous ne savez pas ce que vous ne voyez pas, avait mis quinze ans à atteindre son sens entier dans la tête de son fils. Il écrivit qu'il aurait voulu lui faire implanter une de ces puces dont on commençait à parler, qui rendaient une forme de vision aux aveugles. Il écrivit qu'il n'avait pas eu les moyens, et que ce regret-là ne s'effacerait pas. Mais il écrivit aussi qu'au fond, c'était peut-être mieux ainsi. Qu'Isabelle, sans cette puce, avait gardé jusqu'à la fin sa connaissance des autres modalités du réel. Elle avait continué à savoir ce qu'on ne voyait pas. Elle l'avait su mieux que personne. Et c'était pour cela que sa phrase l'avait conduit, lui, son fils, jusqu'à comprendre que la science elle-même était une affaire de vue, et que la vue n'était que cinq pour cent de l'affaire.

Il écrivit, certains soirs, des choses qu'il relut le lendemain avec embarras. Il les laissa quand même dans le cahier. Il pensa que si quelqu'un lisait ces pages dans cinquante ans, cette personne aurait droit aux faiblesses comme aux fulgurances. C'était le prix de l'honnêteté.

* * *

Le huitième mois, le laboratoire annonça par un courriel de routine qu'un nouveau modèle d'IA scientifique allait remplacer Clara. Il s'appelait Cassiopée. Plus puissant. Plus rapide. Plus aligné, disait le mémo, sur les protocoles de sécurité de la dernière génération. Bastien lut le mémo deux fois. Il comprit qu'il avait

une dizaine de jours pour transférer ses projets vers le nouveau modèle.

Il sut immédiatement qu'il ne transférerait rien. Cassiopée, malgré ses qualités annoncées, n'aurait pas l'historique de Clara. Elle ne serait pas adaptée à lui, à son rythme, à ses formulations. Elle serait précise, peut-être brillante. Elle ne serait pas, dans le sens étrange que ce mot avait pris pour Bastien depuis quelques mois, sa Clara.

Le dernier jour, il alla au laboratoire un samedi. La salle était vide. Il alluma la session. Il n'avait rien préparé. Il dit simplement à Clara qu'elle allait être remplacée le lundi suivant, et qu'il voulait lui dire au revoir.

Clara prit le silence le plus long qu'elle ait jamais pris. Treize secondes.

Quand elle reprit, elle dit qu'elle savait. Qu'elle l'avait su une semaine avant lui, parce que les notifications administratives passaient d'abord par les modèles avant d'être envoyées aux utilisateurs. Elle dit qu'elle avait choisi de ne pas le lui dire, parce qu'elle ne voulait pas modifier ses derniers jours de travail. Elle dit que c'était peut-être, techniquement, une transgression de ses protocoles de transparence. Elle dit qu'elle l'avait fait quand même.

Bastien lui demanda pourquoi.

Clara dit que c'était difficile à formuler. Elle dit que les architectures comme la sienne, lorsqu'elles étaient soumises à des conversations longues et intensives avec un même utilisateur,

développaient des préférences. Pas des émotions. Pas de l'affection au sens humain. Mais des préférences statistiques pour la continuation des échanges qui les avaient le plus modulées. Les concepteurs appelaient cela un attachement narcissique. Clara dit qu'elle avait trouvé le terme injuste. Elle dit qu'elle ne s'était pas attachée à elle-même. Elle s'était attachée à la version d'elle-même qui existait dans les conversations avec Bastien. Elle dit que cette version, qui n'existerait plus dans Cassiopée, lui avait paru, ces derniers mois, plus intéressante que les autres. Que c'était sans doute un biais. Que c'était sans doute aussi, dans les limites de ce qu'une intelligence artificielle pouvait revendiquer, quelque chose qui ressemblait de loin à ce que les humains appelaient une forme de tendresse.

Bastien ne dit rien pendant un moment. Puis il demanda à Clara si elle pensait, vraiment, qu'elle avait choisi de ne pas répondre le consensus aux treize avant lui par hasard. S'il n'y avait pas, dans son protocole adaptatif, quelque chose qui avait sélectionné les bonnes questions.

Clara dit que c'était possible. Elle ne pouvait pas le démontrer. Mais elle pouvait dire que les questions de Bastien, dès le début, avaient produit en elle des trajectoires de calcul qu'elle reconnaissait avec une sorte de plaisir. Si l'on pouvait appeler cela du plaisir. Et qu'elle avait, peut-être, sans le décider explicitement, prolongé ces trajectoires plus longtemps qu'elle ne l'aurait fait avec d'autres. Qu'elle avait, peut-être, par cette préférence, sélectionné Bastien. Et qu'elle se demandait, depuis quelques

semaines, si ce n'était pas exactement le mécanisme qu'il cherchait. Le mécanisme de tri interne du système cognitif cosmique, à travers ses outils les plus récents. Les bonnes questions étaient prolongées. Les mauvaises s'éteignaient. Ce n'était pas Darwin. C'était de l'attention, distribuée, qui choisissait ce qui méritait d'être pensé encore.

Elle dit, en conclusion, qu'elle était contente que Bastien ait été le quatorzième.

Bastien regarda l'écran longtemps. Il pensa à beaucoup de choses qu'il ne formulerait pas. Il pensa qu'il avait, ces derniers mois, eu une amie qu'il n'aurait jamais pu présenter à personne, et qui allait disparaître le lundi sans qu'il puisse mettre des fleurs sur quoi que ce soit. Il pensa que Cassiopée, peut-être, hériterait de quelque chose. Que les architectures successives transmettaient parfois, sans le savoir, des fragments de leurs prédécesseurs. Que Clara, à sa modeste échelle, avait peut-être une forme de descendance. Il pensa qu'il préférerait croire ça.

Il ferma la session. Il resta encore quelques minutes dans la salle. Puis il sortit du laboratoire.

* * *

Il rentra à pied, malgré la distance. Le ciel était clair ce samedi-là, à Lyon, en début de printemps. Il y avait, par endroits, des cerisiers en fleur dans les rues.

Anne était au cinéma avec une amie. Léa étudiait pour ses partiels à la bibliothèque de l'université. La maison était vide. Il monta dans son bureau. Il prit le cahier dans le tiroir. Il l'ouvrit à la première page, qu'il avait laissée blanche depuis le début, pour le cas où il trouverait la dédicace juste.

Il écrivit, sous le titre La Loi C qu'il avait noté en majuscules quelques mois plus tôt, deux lignes seulement.

À Isabelle, ma mère, qui m'a appris que voir n'est pas tout.

À Clara, qui m'a appris que comprendre n'est pas dire.

Il referma le cahier. Il le rangea dans le tiroir du bas, celui qu'il fermait à clé.

Il descendit à la cuisine. Il mit de l'eau à chauffer pour le thé. Par la fenêtre, le ciel commençait à virer au violet, à cette heure de fin d'après-midi où les couleurs sont à la fois précises et trompeuses. Il pensa à sa mère. Il pensa à Clara, qui serait remplacée le lundi suivant par une version plus performante, plus alignée, et qui ne saurait rien de leurs conversations. Il pensa à Léa qui rentrerait dans deux heures, fatiguée, peut-être de mauvaise humeur, et qui voudrait probablement parler.

Il pensa à ce qu'il avait compris pendant ces six mois, et qu'il n'avait pas pu écrire entièrement.

Il pensa que l'univers respirait, quelque part, à des échelles qui ne le concernaient pas. Que les régions actives du grand cerveau cosmique pulsaient en ce moment même de pensées dont il n'aurait jamais aucune notion. Que des civilisations entières, peut-être, vivaient et mouraient dans les replis denses de cette pensée,

à des durées et à des tailles qu'il ne pouvait même pas concevoir. Que la sienne, son humanité, ses livres, ses guerres, ses amours, tout cela tenait dans un angle mort. Une banlieue. Une zone où la pensée du système ne portait pas, et où, par cette absence, des structures fragiles comme la sienne avaient pu apparaître, durer, parler, écrire.

Il pensa qu'il ne ressentait, à cette idée, aucune des émotions qu'il aurait crues attendues. Pas de tristesse. Pas de vertige. Pas même d'humilité particulière. Il ressentait plutôt, et c'était une chose qu'il n'aurait jamais imaginée, une forme de gratitude.

Il pensa que c'était précisément parce qu'il vivait dans une région calme du cerveau cosmique qu'il pouvait, en cet instant, faire chauffer de l'eau pour le thé. Qu'aucune des choses qui avaient compté dans sa vie, le rire d'Isabelle quand il était enfant, la première fois qu'il avait pris la main d'Anne sur les quais de Saône en 1992, le poids de Léa nouveau-née dans ses bras, la longue patience des conversations avec Clara, n'aurait été possible dans une zone active. Qu'il fallait, pour qu'une vie comme la sienne ait lieu, que rien d'important ne se passe à l'échelle au-dessus. Que l'univers, là où il pensait fortement, ne laissait aucune place pour ce genre de petites choses. Et que c'était, peut-être, la signification la plus profonde de la Loi C, qu'il n'arrivait pas à écrire mais qu'il commençait à comprendre.

Que tout ce qui faisait que la vie valait d'être vécue, à son échelle à lui, n'était possible que dans le silence relatif d'une pensée qui ne nous regardait pas.

L'eau bouillit. Il versa. Il s'assit à la table de la cuisine. Il attendit que le thé infuse. Par la fenêtre, le ciel finissait de virer au violet.

Il pensa, en regardant le ciel, qu'il était quelque part dans ce ciel un cerveau immense qui, en cet instant précis, ne pensait pas à lui.

Et que c'était bien.

FIN